

LE DANSEUR DE NUIT

par
CHIKA
UNIGWE

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2011) de la
Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Mons,
sous la supervision de Guillaume Deneufbourg.

Publié dans *Septentrion* 2011/4.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Sans crainte d'exagération, on peut affirmer que Chika Unigwe (° 1974) est une des voix les plus originales de la littérature contemporaine de langue néerlandaise. Née au Nigéria et diplômée en langue et littérature anglaises dans son pays, elle part pour les Plats Pays, où elle étudie à la *Katholieke Universiteit Leuven* avant de présenter sa thèse de doctorat à l'université de Leyde. Elle est aujourd'hui domiciliée à Turnhout, ville de province située au nord-est d'Anvers.

Unigwe est auteur de fiction, de poésie et de manuels éducatifs. Elle publie en néerlandais et en anglais. Son talent est immédiatement reconnu dans les milieux anglophones, où ses nouvelles sont diffusées par le *BBC World Service*, *Radio Nigeria* et d'autres chaînes de radio du *Commonwealth*.

Mais Unigwe se fait également un nom dans le monde littéraire néerlandophone. En 2005, elle publie son premier roman en néerlandais, *De Feniks*, dont l'action se déroule à Turnhout. Les thèmes principaux en sont le deuil, la maladie et la solitude. Son second roman, *Fata Morgana*, a pour cadre le quartier chaud d'Anvers. Choix difficiles et déracinement sont au cœur de ce récit, qui illustre bien les écueils de l'immigration.

Dans *Nachtdanser* (Le Danseur de nuit), dont quelques passages sont repris ici, la plume d'Unigwe et son talent de narratrice s'expriment encore plus pleinement. Ce roman montre de manière à la fois subtile et convaincante combien les liens familiaux peuvent être tantôt libérateurs, tantôt étouffants. Mma, une jeune Nigériane, tente de faire son chemin dans une existence qui ne lui a pas souri jusque là. Orpheline, elle peine à trouver sa place dans un monde qui se soucie très peu d'elle, toujours meurtrie par les plaies anciennes mal cicatrisées et le décès de sa mère. Mma s'interroge: qui était donc cette femme qui a abandonné sa famille?

Les livres de Chika Unigwe sont d'ores et déjà disponibles en plusieurs langues, dont l'anglais, l'allemand et l'italien. À quand une traduction française?

L'AMOUR DÉÇOIT

L'huile grésillait dans la poêle à frire et formait de petites bulles autour de l'acra et de l'igname. Munie d'une cuillère gigantesque, Mama-Ekele-à-la-poitrine-généreuse les retourna.

«C'est quand, l'enterrement de ta mère?»

«Elle a déjà été enterrée», dit Mma d'un ton aussi sec et piquant que le poivre. Elle était certaine que la femme savait depuis longtemps que sa mère avait déjà été inhumée. L'ambulance transportant son corps s'était d'abord engagée dans leur rue et y avait fait une courte halte, afin que la défunte puisse prendre congé. Ensuite, toutes sirènes hurlantes, le véhicule avait continué sa route vers le cimetière, incitant les enfants surexcités à sortir de chez eux. D'ailleurs, de nombreuses familles vivaient au numéro onze et venaient prendre leur petit-déjeuner dominical chez Mama-Ekele-à-la-poitrine-généreuse. Mma était donc persuadée que cela avait jase. La femme derrière sa poêle à frire cherchait juste une bonne raison de faire la morale à Mma, pour lui reprocher la rapidité et la discrétion avec lesquelles elle avait enterré sa mère, comme une sans-le-sou, alors que tout le monde savait à quel point Ezi était riche. *Je te parie qu'elle est fâchée parce qu'une bonne fête lui est passée sous le nez! Ces femmes sont toutes les mêmes. Se souciait-elle de ma mère? Non! Bien sûr que non!* Qu'importe ce que tu penses de ta mère, lorsqu'elle meurt, tu dois l'enterrer dans la dignité. Tu organises une grande réception en son honneur, tu vides ton compte en banque en empruntant le reste si nécessaire pour offrir des adieux dignes à celle qui t'a portée dans son flanc. Tu veilles aussi à ce que tous les invités mangent et boivent à satiété. Peu importe ce que tu penses d'elle par la suite, tu auras rempli ton devoir. Ainsi vont les choses. Mma avait privé sa mère de funérailles décentes, même si Madame Gold lui avait dit qu'une telle négligence ne resterait pas impunie, puisque la terre, dans les entrailles de laquelle Ezi retournait, était après tout aussi une femme. «Dame nature trouve toujours bien le moyen de se venger.» Ces paroles, tombées dans l'oreille d'une sourde, avaient été renvoyées de plein fouet à Madame Gold, comme un écho. Elle put laver le corps sans vie de son amie, elle put l'habiller, mais seule la famille choisit la façon dont elle fut enterrée. Mma ne voyait pas pourquoi elle aurait fait semblant. Pourquoi hurler à tue-tête, pourquoi laisser ces femmes supplier, je vous en conjure, d'être enterrées à côté de sa mère. Pourquoi aurait-elle embauché des pleureuses, des professionnelles de la lamentation, pour venir hurler et brailler, comme le font les gens qui ne peuvent ou ne veulent pas pleurer assez fort? Pourquoi donnerait-elle, à l'issue de ces rituels, une réception qui devait durer au moins deux jours. Tout le monde savait que sa mère lui avait légué assez d'argent pour être inhumée dignement. Et donc, si Mma ne l'avait pas fait, c'était forcément par choix. Elle ne se souciait guère de ce qu'on pouvait penser d'elle. Se détacher de sa mère était tout ce qu'elle voulait. Elles le comprenaient quand même bien, ces femmes qui avaient pris soin de tenir leurs filles loin de la maison de Mma, qui parlaient de sa mère à voix basse, qui s'étaient apitoyées sur le sort de Mma, pauvre qu'elle était d'être la fille de sa mère?

La femme du petit restaurant ne disait plus rien. Elle retourna rapidement une dernière fois les tranches d'igname et les beignets d'acra, les sortit de la poêle, en secoua l'excès de graisse et les emballa dans un journal. «Sel ou poivre?», demanda-t-elle, presque à contrecœur. Ce n'est pas tellement le ton de sa voix qui laissa percevoir qu'elle était irritée, mais plutôt que sa question arriva trop tard: elle aurait dû la poser avant d'emballer la nourriture. «Non, merci», dit Mma. Elle compta quelques billets et paya.

Que les femmes du voisinage s'occupent de leurs affaires! Tout en marchant, elle déplia le papier journal et mordit dans l'acra parfaitement frit. Elle se brûla presque la langue, mais

s'obstina et fit rouler sa bouchée d'une joue à l'autre. *Comme si ma mère avait toujours été si aimable avec ces femmes!* Elle reprit un morceau du beignet brûlant. Pourquoi ces gens ne comprenaient-ils pas qu'elle essayait de couper le cordon ombilical, qu'elle voulait montrer à la terre entière à quel point elle était foncièrement différente de la femme qui l'avait portée? Comment pouvaient-ils être aussi aveugles? (...)

(...) «L» comme «love», comme l'amour. Recourbez le bout de votre langue jusqu'à ce qu'il touche doucement votre palais. Un «L» lisse et léger, comme en chantant «la-la-la». Aussi doux que l'amour. «L'amour prend patience; l'amour rend service; l'amour ne jalouse pas; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil; il ne cherche pas son intérêt; il ne s'emporte pas; il n'entretient pas de rancune.» Mma pouvait encore citer ce passage de la Première Épître aux Corinthiens qu'elle avait dû apprendre, il y a des années, pour son examen de connaissance de la Bible. Elle se représentait l'amour comme un joli papillon prenant son envol, sûr de lui.

L'amour, ça ne ressemblait vraiment pas à sa mère. Apprendre qu'elle avait pu aimer fut une révélation. Adolescente, Mma avait toujours pensé que sa mère était insensible à l'amour, fût-il celui de sa fille. Sa mère ne traversait pas la maison en chantant «la-la-la». Elle chantait des chansons qui pesaient lourdement sur la langue, d'une voix sombre, venant du fond de la gorge. Elle ouvrait grand la bouche et vomissait les chansons. Mma n'aurait jamais associé l'amour à sa mère, à celle qui lui racontait qu'un homme ne devait répondre qu'à un seul critère pour pouvoir la marier: avoir suffisamment d'argent pour lui permettre de continuer à vivre de la façon dont elle avait été éduquée. «L'amour déçoit», lui répétait-elle sans cesse. Alors que les deux femmes étaient incapables de s'entretenir des détails du quotidien, Ezi était très habile pour répéter à demeure des maximes de son cru et dont le cynisme avait le don d'énervier Mma. Ezi tournait l'amour en dérision. Deux fois, elle avait refusé de la consoler, alors que Mma avait eu le cœur brisé par des hommes qui lui promirent de l'épouser avant de renoncer au dernier moment. Pourtant, Ezi devait bien savoir qu'au bout du compte, c'était elle la raison pour laquelle ces jeunes hommes s'étaient ravisés. Au lieu de cela, elle l'avait mise en garde: «Voilà à quoi t'attendre en tombant amoureuse. La prochaine fois, essaie de faire preuve de bon sens. Pense d'abord à toi. Cherche un homme qui t'accepte telle que tu es.» Pas une seconde, elle n'avait pensé à la vie de sa fille qui venait de s'effondrer.

Et c'est pour cette raison, après avoir lu toutes ces histoires d'amants qui laissent des cadeaux pratiques, que Mma s'attendait à tout sauf à recevoir des nouvelles d'un père prénommé Mike, un homme que sa mère avait aimé de tout son cœur.

Sa mère avait 22 ans lorsqu'elle rencontra Mike. Moins que Mma aujourd'hui. Mike, lui, avait 27 ans et il avait juré à Ezi d'en faire sa femme avant que l'année soit finie. Mma vit en pensées comment cet élégant jeune homme fit la cour à sa mère. Cette idée la faisait sourire, l'attendrissait, faisait naître en elle l'impossible désir de pouvoir être ramenée à cette période avant sa naissance. Juste pour voir quelle jeune fille sa mère était, plus jeune qu'elle ne l'était elle-même en ce moment. Et pour voir l'homme qui deviendrait son père.

Lorsque Mike avec Ezi avait entrepris le long voyage du retour chez lui afin de la présenter à sa mère, les deux femmes s'entendirent si bien qu'elles semblaient s'être réincarnées d'une même source. Mike y voyait un heureux présage, le signe implacable qu'Ezi était la femme qui lui était promise.

Partout dans le pays, le peuple jouissait d'une prospérité inouïe, conséquence de la promulgation, peu auparavant, du décret Udoji: le président Gowon avait augmenté de plus

de 100% le salaire minimum des fonctionnaires. Un sourire béat aux lèvres, les gens arpentaient les rues, comme contaminés par le virus du bonheur. Aux yeux de Mike, ce bien-être et ces visages radieux lui étaient tout spécialement adressés, au nom de la chance qu'il avait eue d'avoir trouvé une femme qui était non seulement convenable pour lui, mais qui l'était aussi pour sa mère. «Nous nous connaissons d'une autre vie», lui avait-elle dit. Son enthousiasme pour cette jeune fille aux «hanches maternelles» que son fils lui avait présentée n'avait cessé de croître. «Tu n'imagines pas le genre de femmes avec qui il lui arrivait de débarquer dans l'espoir d'obtenir ma bénédiction. *Aghaghara*, des filles à la tête dans les nuages, voguant dans des sphères tellement élevées qu'elles n'auraient jamais pu devenir de bonnes épouses pour qui que ce soit. Dans toi, je me reconnais. N'importe quel homme serait fier de pouvoir t'épouser.» Ses mots avaient flatté Ezi. Reconnaisante, elle riait et sentait doucement s'évacuer la tension nerveuse qui l'avait paralysée dans l'attente de cette rencontre avec la mère de Mike. Les deux femmes s'entendaient si bien que Mike se plaignit qu'Ezi, pendant la visite, avait passé plus de temps avec sa mère qu'avec lui. Avec qui comptait-elle se marier? Avec lui ou avec sa mère? (...)

(...) «Entre», dit Rapu dont le sourire était presque trop large pour son visage. Elle fit un pas de côté pour laisser Mma entrer dans l'énorme séjour au sol recouvert de moquette. Lorsque Rapu se présenta comme «Rapu, la femme de ton père», la première chose à laquelle Mma pensa fut que cette femme n'était vraiment pas maigre. Pour sûr, elle ne ressemblait pas à un cure-dent. Ses bras étaient pleins et ronds. La femme était presque aussi grande que Madame Gold, plus grande que sa propre mère. Mma ne vit aucun lien entre la Rapu qui se tenait face à elle et la Rapu qu'avait décrite Madame Gold.

Tout comme chez ses grands-parents, des gens s'étaient rassemblés dans la pièce. Il y en avait beaucoup, mais moins que chez son papannukwu. Lorsque Mma entra, un homme se dirigea vers elle et la prit dans ses bras. P comme «père». Il avait une forte odeur de déodorant. Son étreinte était tellement forte qu'il ne semblait plus vouloir la relâcher. Il était beaucoup plus grand qu'elle. Elle savait maintenant de qui elle tenait cette taille. Elle était grande pour une fille, un bon mètre quatre-vingts. Petite, elle l'avait très mal vécu, parce qu'à l'école, tout le monde l'embêtait avec ça. Mais à présent, elle en était contente. Elle n'était pas imbue d'elle-même, mais en petit short, elle était fière de ses longues jambes.

«*Nwam*, bienvenue», lui dit-il en l'invitant à venir s'asseoir près de lui. «Je suis aujourd'hui un homme très heureux», lui déclara-t-il. «Tu m'es revenue.»

Il n'était pas très différent de la vieille photo qu'elle avait vue de lui. Certes, il avait sur cette photo une coupe de cheveux afro, alors que maintenant, son crâne était chauve et luisant de sueur. Elle eut presque envie de l'éponger elle-même. P comme «père». Père est chauve. Père vit dans une grande maison à Kaduna. Mon père. Le mien! Madame Gold lui avait dit comment se tenir. Elle lui avait dit de lui présenter des excuses de la part de sa mère, de lui offrir un cadeau. Mma prit son sac et en sortit les deux bouteilles de gin qu'elle avait emportées sur les conseils de Madame Gold. «Pour toi, père», dit-elle. Le mot était parti tout seul. Elle appelait toujours sa mère «man». Parfois «maman». Mais son père ne pouvait pas s'appeler «pa», ni même «papa»: il y avait là une connotation intime à laquelle elle ne pouvait pas encore prétendre. L'appellation «père» révélait en tout cas la nature de leur relation, et peut-être même leur bonne disposition à franchir un petit pas supplémentaire. Il était encore trop tôt pour l'appeler «papa» ou «pa».

Il la regarda d'un air soulagé et accepta les bouteilles d'un sourire. Puis il dit: «Viens, je vais te présenter aux autres.»

Un voile de noms défila sous ses yeux. Prince. Puis Chioma et Chindu, jumelles de dix-sept ans. «Mes filles», s'exclama le père lorsque les deux adolescentes murmurèrent un «bonjour» timide, affichant un sourire identique, qui illuminait leur visage. La ressemblance avec leur père était frappante. Avec une pointe de fierté, Mma en conclut qu'elles devaient aussi lui ressembler, à elle, avec leur teint sombre et riche d'acajou ciré et leurs lèvres délicatement retroussées. Tout le monde pouvait voir qu'elles étaient apparentées. «Mes filles». Ces mots continuaient de résonner dans la tête de Mma. «Mes filles». Pas: «Tes sœurs». Ainsi, de façon désinvolte et naturelle, son père s'appropriait-il ses filles. En ferait-il de même pour elle? Voici Mma, ma fille! (...)

(...) P comme «péchés» aussi. Qu'est-ce qu'un péché? Elle avait appris la définition par cœur à l'école: «Le péché est un crime contre la raison, la vérité et la conscience pure.» Mais elle n'avait aucune idée des péchés qu'elle était censée racheter. Quels étaient les péchés de sa mère? Que devait-elle se faire pardonner exactement? À vrai dire, elle n'en savait rien.

Mma ravala tout ce qu'elle aurait voulu dire et recommença à manger une nourriture qu'elle ne goûtait plus. Calmement, en peu de mots, elle répondait aux questions de la même façon qu'elle répondait à sa mère. Oui. Non. (Et maintenant, laisse-moi lire mon livre.) Mais elle fit en sorte de rester polie avec son père. Elle était toujours polie avec les étrangers.

Elle croisa le regard de Rapu, qui la regardait en souriant. «Tu veux encore quelque chose?»

«Non, merci.» Cette femme ne voyait-elle pas que son assiette était encore pleine? Cinq minutes à peine après leur rencontre, Mma se dit qu'il y avait quelque chose en elle qui ne lui plaisait pas. Son air doucereux, emmiellé, semblait feint. «S» comme «saccharine», pensa-t-elle alors qu'elle pétrissait une autre boulette d'igname à tremper dans la soupe. «S» pour «sarcasmes et sornioiseries tout sucre». Toutes ces fadaises bien enrobées et trop écœurantes. Tant de sucreries vous donnent la nausée. Ces sourires trop larges, trop gentils, trop affectés commençaient à faire mal à Mma. Elle ne voulait plus voir ces rictus mielleux.

Elle sourit à son tour à Rapu. Un sourire fatigué, usé. Ezi ne souriait jamais, sauf lorsqu'elle était sincère. Mma avait appris à sourire même lorsqu'elle n'en avait pas envie. Elle fixa alors son regard sur son père. Étrange, pensa-t-elle, que son grand-père d'abord, son père ensuite, aient cru qu'elle était partie à leur recherche pour s'excuser au nom de sa mère. Pourquoi présenterait-elle des excuses pour une femme qui ne regrettait aucun de ses actes? D'autant que ces dernières semaines, depuis le début de sa quête, Mma avait compris qu'Ezi n'avait rien fait de mal. Elle commençait même à éprouver du respect pour sa mère. Non, elle ne s'excuserait jamais pour elle. Pourtant, Madame Gold avait bien dit: «Ne sois pas têtue. Ainsi vont les choses. Tu n'es pas obligée de dire «pardon, *ndo*». Laisse tes actes, tes actions parler pour toi. Ne dis rien qui contredirait ce que tes gestes disent à ta famille. Ils n'y comprendraient rien. Chez les Igbos, nous en disons bien plus par ce que nous faisons que par ce que nous exprimons en mots. Donne donc les bouteilles de gin à ton père, il comprendra ton geste. Et je suis persuadée que ta mère comprendra que tu devais le faire. Ezi était têtue, mais elle voulait que tu sois heureuse.»

Mma avait le sentiment d'une trahison, mais elle croyait Madame Gold; sa mère comprendrait qu'elle avait les mains liées. Si elle nourrissait encore le moindre espoir d'être acceptée, de pouvoir vivre une vie normale avec Obi, alors elle devait le faire. Elle devait faire comme si. Mens, mens à l'excès et la vérité jaillira.

«Alors? Un jeune homme a des vues sur toi?» Roule. Coule. Avale.

«Oui. Nous espérons pouvoir nous marier dans pas trop longtemps.» Roule. Coule. Avale.

«Bien. Il doit venir nous rencontrer ... Pour payer ta dot, comme je m'en suis acquitté pour ta mère. Ne t'en fais pas, je ne demanderai pas grand-chose. J'ai assez pour moi et mes enfants. Mais il devra se plier aux règles de la tradition.» Roule. Coule. Avale.

«Naturellement, *sir*.» «S» comme «sanction». Une sanction qu'elle risquait peut-être si elle ne présentait pas ses excuses pour sa mère. Et le «S» de «*sir*». Ainsi appelle-t-on son père quand on n'a jamais vécu sous son toit. Quand on ne sait pas où se trouvent ses médicaments, qu'on ne sait pas pourquoi il en prend. Non sir, oui sir. «S» comme «scruter», aussi. Cinq étrangers qui l'accueillent. Dix yeux qui la regardent, qui la jaugent. Des gens qui se demandent peut-être ce qu'elle fait là. Pourquoi est-elle là? Et toutes ces histoires de tradition. Cette tradition qui, en définitive, avait fait fuir sa mère. Roule. Coule. Avale.

Extraits de *Nachtdanser* (Le Danseur de nuit), De Bezige Bij Antwerpen, Anvers, 2010, pp. 61-63, 100-102, 246-247 et 252-254.